

Reprendre l'aviron

Diane Laflamme

Volume 19, numéro 1, automne 2006

Enjeux politiques et mort

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/016627ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/016627ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Laflamme, D. (2006). Reprendre l'aviron. *Frontières*, 19(1), 3–5.
<https://doi.org/10.7202/016627ar>

REPRENDRE L'AVIRON

Diane Laflamme, Ph. D.,
rédactrice en chef.

À la lecture des textes qui vous sont proposés dans ce numéro de *Frontières*, peut-être vous sentirez-vous, comme moi, consternés et fascinés : consternés par le débordement de violence dont font appel nos auteurs, en choisissant leurs exemples partout sur la planète, et fascinés... non pas au sens de ravis par la chose, mais plutôt au sens de magnétisés par le discours, notre pensée « prise dans un filet », enchevêtrés que nous sommes dans la « chose politique ».

Le filet du politique : se pourrait-il que nous y soyons mêlés d'aussi près et malgré nous ? Se pourrait-il qu'en nous observant dans notre position de spectateurs de « la Politique des autres », nous soyons obligés de nous rendre compte que le fauteuil de notre salon, la chaise de notre poste de travail devant l'ordinateur, le banc de métro où nous lisons le résumé des nouvelles du jour, nous assoient inconfortablement entre les mailles du Politique avec un grand P, celui « qui nous mène, qui nous mène¹... » ? Pour prendre acte d'une telle observation, il va falloir du courage. Au Québec, il y a des jeunes qui nous le disent, qui nous le chantent spontanément : vous n'avez qu'à écouter la radio (ou votre iPod). Qui nous mène ? Pour répondre à cette question, ces jeunes – que les Québécois connaissent comme ceux qui « jouent dans Mes aïeux² » – n'interpellent pas la tête dirigeante de notre système politique, tête dirigeante qu'il suffirait, diront certains, de couper pour régler tous les problèmes que nous cause le Politique. Ils nous invitent plutôt à embarquer dans leur canot d'écorce. Il n'est pas si loin, au Québec, le temps où l'on s'asseyait non pas devant un écran de télé ou d'ordinateur, mais dans un canot pour ramer.

Écoutez leur chanson : « Ami, remontons le courant. Il faut ramer de toutes nos forces³. » Leur musique endiablée a un pouvoir de fascination qui pourrait bien nous aider à surmonter notre consternation d'être pris dans le filet du Politique.

Qui nous mène ? Même si nous demeurons enchevêtrés dans les discours de tous les politiciens qui se bousculent pour répondre : « C'est moi ! », la voix de ces jeunes et leur musique qui danse nous donnent le goût de reprendre « l'aviron ». Remarquez que ce dernier mot n'est pas prononcé ; dans leur refrain, ils l'ont remplacé par l'abandon et le courage. De plus, là où le folklore ne pointait que dans une seule direction, « en haut », ils nous préviennent qu'il y en a deux :

C'est l'abandon qui nous mène
Mène en bas
C'est le courage qui nous mène
Mène en haut⁴

Ces jeunes nous mettent en garde contre l'abandon. Je pense ici à un abandon, bien tentant, dans les vastes filets du Politique : parce que le courant est trop fort pour nous, parce que cela nous dépasse, que nous n'y pouvons rien à tout ce gâchis, à tous ces morts, partout sur la planète, parce que c'est trop loin de nous... Plus près des préoccupations de plusieurs de nos lecteurs, ce pourrait aussi être l'abandon des beaux défis à relever en soins palliatifs, entre autres parce que l'énoncé de politique publié en 2004 par le ministère de la Santé et des Services sociaux tarde à se concrétiser. Comme le déplorait la directrice du Service des soins palliatifs du Centre universitaire de santé McGill, à Montréal, la Dr Anna Towers, lors d'une entrevue publiée dans le précédent numéro de *Frontières*, les ressources attendues ne viennent pas : « Dans la nouvelle *Politique en soins palliatifs* de 2004, c'est très bien décrit : le rôle de la collectivité, les soins palliatifs, les équipes interdisciplinaires... et on attend toujours le budget pour aller avec. » Qui donnera le coup d'aviron ? Dr Towers nous demande notre appui en tant que citoyens :

Il faut que la population exprime ses besoins [...] C'est que les gens se préoccupent principalement de ce qui se passe pour eux aujourd'hui ; ils ne pensent pas à cet avenir non seulement possible mais probable : qu'ils auront une maladie chronique et la certitude qu'ils vont mourir, dans un contexte donné (qu'on ne connaît pas). Et il faut se préparer [...] Se dire : oui, j'ai ma maison, ma famille, mon auto, j'ai ça ou non, et qu'est-ce que je veux dans le futur ? Je ne veux pas me ramasser dans une salle d'urgence, je ne veux pas que ma famille ait à souffrir avec moi, je ne veux pas être un fardeau et le minimum que j'exige de mon système de santé est ceci. Parce que jusqu'à présent, ce sont les médecins, les équipes du milieu qui essaient de chercher des ressources et je pense qu'on a besoin de l'appui de la population pour réussir. [...] Dans la population générale, on est en santé, on s'occupe de ses affaires, de son emploi, de sa famille. Si on regarde le droit de vote, qui est-ce qui vote ? Ce ne sont pas les gens très malades, alors... Et quand on a des problèmes avec un membre de la famille qui est malade, on n'a pas vraiment le temps d'écrire des lettres à l'agence ou au ministère et pour leur dire ce qui se passe... On n'a pas assez de ressources... puis après on est en période de deuil. Alors c'est vraiment à tout citoyen de faire cette réflexion et il faut que ça fasse partie de notre responsabilité comme citoyen. Je ne veux pas dire que le citoyen doit tout payer, mais que le citoyen doit guider ses politiciens. (*Frontières*, vol. 18, n° 2, p. 50.)

C'EST L'AVIRON

Chanson folklorique tirée des cahiers de *La bonne chanson*
Recueil compilé par Charles-Émile Gadbois

M'en revenant de la jolie Rochelle (bis)
J'ai rencontré trois jolies demoiselles.

Refrain

C'est l'aviron qui nous mène, qui nous mène
C'est l'aviron qui nous mène en haut.

J'ai rencontré trois jolies demoiselles (bis)
J'ai point choisi, mais j'ai pris la plus belle.

Refrain

J'ai point choisi, mais j'ai pris la plus belle (bis)
J'l'y fis monter derrière' moi, sur ma selle.

Refrain

J'l'y fis monter derrière' moi, sur ma selle (bis)
J'y fis cent lieues sans porter avec elle.

Refrain

J'y fis cent lieues sans porter avec elle (bis)
Au bout d'cent lieues, ell' me d'mandit à boire.

Refrain

Au bout cent lieues, ell' me d'mandit à boire (bis)
Je l'ai menée auprès d'une fontaine.

Refrain

Je l'ai menée auprès d'une fontaine (bis)
Quand ell' fut là, ell' ne voulut point boire.

Refrain

Quand ell' fut là, ell' ne voulut point boire (bis)
Je l'ai menée au logis de son père.

Refrain

Je l'ai menée au logis de son père (bis)
Quand ell' fut là, ell' buvait à pleins verres.

Refrain

Quand ell' fut là, ell' buvait à pleins verres (bis)
À la santé de son père et sa mère.

Refrain

À la santé de son père et sa mère (bis)
À la santé de ses soeurs et ses frères.

Refrain

À la santé de ses soeurs et ses frères (bis)
À la santé d'celui que son coeur aime.

C'est l'aviron qui nous mène, qui nous mène
C'est l'aviron qui nous mène en haut.

Qui nous mène en soins palliatifs ? Le citoyen en particulier ou le Politique en général ? Le politique « renvoie aux modalités de la gouvernance d'un État, d'une collectivité », nous disent dans leur texte de présentation les directeurs du présent numéro de *Frontières*, J. J. Lévy et P. Hintermeyer. Dans cet éditorial, je me contente de renvoyer le citoyen à son aviron. C'est peu ! Mais en reprenant l'aviron pour éviter que ne chavirent les politiques dont nous vivons au quotidien, nous aurons de meilleures chances de nous rendre là où nous voulons aller, même si notre petit canot n'appartient pas aux mêmes ligues que les puissants destroyers. Si la gouvernance nous laisse tomber, il nous reste le courage, d'autant plus qu'en ce moment ce sont nos jeunes qui y font appel, non pas pour nous faire la morale, mais pour nous inviter à danser.

Sont-elles trop folkloriques mes références à nos modestes canots, en écorce ou en fibre de verre, qui avancent à petits coups d'aviron, que l'avironneur doit lui-même apprendre à manier pour s'en servir comme gouvernail au moment opportun ? Sur les petites rivières du Québec, vous ne trouverez pas de grands voiliers aux ailes blanches : on ne les a vus que brièvement sur le Saint-Laurent à l'époque de la colonisation. D'ailleurs, ces voiles blanches qui n'ont pas besoin d'avironneurs peuvent cacher d'atroces secrets lorsque la bêtise humaine prend le gouvernail. Allez voir le documentaire réalisé en 2006 par Patricio Henriquez, cinéaste d'origine chilienne établi à Montréal, intitulé : *Le côté obscur de la Dame Blanche*. On ne torture jamais dans de beaux endroits. La « Dame Blanche », c'est l'*Esmeralda*, un magnifique voilier à quatre mats qui, alors qu'il était amarré au port de Valparaíso, servit de lieu de détention et de torture au lendemain du coup d'État de 1973 dans le Chili de Pinochet⁵. Le régime politique a changé depuis, mais les autorités militaires continuent de nier les crimes commis. Le Politique ne répond plus !

Wilhelm Vossenkuhl, qui a rédigé l'article pour le mot « Politique » dans le *Petit dictionnaire d'éthique*, trace un chemin de la politique à la démocratie, dans un raccourci efficace qui nous mène de la cité grecque antique à nos sociétés modernes :

Pour Aristote, seule l'action d'une *polis* juste, nous dirions d'un État de droit, mérite le nom de politique. La liaison de la politique au droit et à une constitution ancrée dans des principes éthiques, ainsi que le renoncement à la violence, sont les exigences fondamentales de la politique démocratique, qui renouvelle, dans une perspective normative, l'idéal de la cité antique. (Vossenkuhl, p. 254)

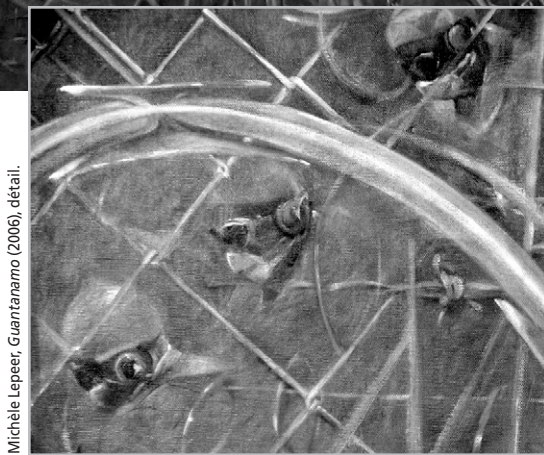
Nos canots d'écorce comptent effectivement dans leur parenté les trières, ces vaisseaux à trois rangées de rameurs des anciens Grecs. À preuve que, depuis fort longtemps, c'est l'aviron qui nous mène ! L'aviron que nous connaissons le mieux, c'est la démocratie. Ce n'est pas nécessairement le seul.

Ces jeunes qui chantent dans le groupe Mes aïeux n'ont probablement pas lu ce que le sociologue Niklas Luhmann a écrit au sujet de la démocratie. Ils apprécieraient peut-être sa lucidité lorsqu'il définit la démocratie en décrivant une façon d'avironner si évidente pour nous que nous ne nous donnons jamais la peine de la mettre en mots :

Bien que le terme de démocratie soit sur toutes les lèvres, une conception suffisamment précise de ce type de codage de la politique nous fait encore défaut. Comme pour tous les codages, il s'agit d'y distinguer entre une valeur positive « gouvernement » et une valeur négative « opposition ». Bien qu'une valeur se reflète dans l'autre et qu'une relation continue d'inversion s'établisse entre les deux, la structure reste néanmoins asymétrique [...] Tout cela est obtenu grâce à un léger décalage temporel : à savoir la possibilité permanente pour les partis gouvernants et pour les partis d'opposition de changer de place dans le système après les prochaines élections. (Luhmann, p. 167-168)



Michèle Lepeér, *Guantanamo* (2006), huile sur toile, 130 x 97 cm.



Michèle Lepeér, *Guantanamo* (2006), détail.

En démocratie, il faut avoir le courage de ne pas tuer l'opposition. C'est presque trop simple pour l'écrire dans un traité de Politique! L'intérêt d'interroger ici Luhmann sur la démocratie, c'est qu'il y voit un système où il y a place pour l'exercice de la puissance des impuissants :

Ce codage permet de résoudre un paradoxe fondamental que l'on rencontre dans tous les systèmes accusant des différences organisées de pouvoir. S'il y a au sein d'un système – et je ne parle pas ici de ses relations externes – un pouvoir dominant et un pouvoir dominé, on trouve généralement d'un côté une singulière impuissance de la part des puissants et de l'autre côté une véritable puissance des impuissants. [...] La différenciation entre gouvernement et opposition a

[...] permis de trouver une solution véritable à ce problème, permettant, pour ainsi dire, de le « déparadoxaliser ». L'opposition n'a aucun pouvoir gouvernemental, ce qui est la raison pour laquelle elle peut justement faire valoir la puissance de l'impuissance. (Luhmann, p. 166)

En démocratie, ne pas avoir de « pouvoir gouvernemental » n'est pas synonyme d'impuissance ; le lot de l'opposition, ce n'est, certes pas la gouvernance, mais ce n'en est pas moins une « véritable puissance », la puissance de l'aviron peut-être.

Quand l'aviron nous mène « en haut », c'est parce que le canot remonte la rivière vers sa source, donc à contre-courant. Pas étonnant que nos jeunes – un trop grand nombre d'entre eux ne vivent-ils pas « dans un p'tit trois et demi bien trop cher, frette en hiver⁶ » ? – aient tout de suite compris que ça prend du courage. Cela, on semble vite l'oublier quand la vie adulte nous installe confortablement dans une société opulente. Ces jeunes, avec leur musique qui bouge et leurs chansons qui nomment les « rapaces⁷ » et « les croches⁸ » ne font-ils pas preuve d'une lucidité digne de Hannah Arendt⁹ quand ils chantent : « Je pense donc je nuis... je nuis!¹⁰ » ?

Bibliographie

ARENDT, H. (1996). *Considérations morales*, Paris, Seuil.

FRONTIÈRES, vol. 18, n° 2, p. 46-50.

LUHMANN, N. (1999). *Politique et complexité*, Paris, Les Éditions du Cerf.

VOSENKUHL, W. (1993). « Politique », dans Höffe, O. (dir.), *Petit dictionnaire d'éthique*, Paris, Les Éditions du Cerf ; Suisse, Éditions universitaires Fribourg.

Notes

1. Refrain d'une chanson du folklore québécois : « C'est l'aviron qui nous mène en haut », 1956, *Les 100 plus belles chansons*, Québec, Les Éditions musicales la bonne chanson, p. 26-27. Dans « Qui nous mène », le groupe Mes aïeux reprend et adapte des extraits de la musique et des paroles de cette chanson ; page 11 du CD *Tire-toi une bûche*, VIC3-3728 Les Disques Victoire ; site Web : mesaieux.qc.ca
2. « Nous sommes », page 3 du CD *Tire-toi une bûche* du groupe Mes aïeux.
3. « Qui nous mène ? », de S. Archambault et É. Desranleau, page 11 du CD *Tire-toi une bûche* du groupe Mes aïeux.
4. *Idem*.
5. *Le côté obscur de la Dame Blanche. On ne torture jamais dans de jolis endroits*, un film de Patricio Henriquez, produit par Colette Loumède, une production de l'Office national du film du Canada, Prix de la meilleure enquête documentaire, Festival International de cinéma, du 19 août 2006 au 27 août 2006, Valparaíso, Chili ; www.onf.ca/dame-blanche.
6. Dans « Dégénération », de S. Archambault et Mes aïeux, page 2 du CD *Tire-toi une bûche* du groupe Mes aïeux.
7. Dans « Qui nous mène ? », de S. Archambault et É. Desranleau, page 11 du CD *Tire-toi une bûche* du groupe Mes aïeux.
8. Dans « Ton père est un croche », page 17 du DVD *Tire-toi une bûche* du groupe Mes aïeux.
9. Dans *Considérations morales* (1996), p. 27, H. Arendt se demande si « l'activité de penser en elle-même, l'habitude de tout examiner et de réfléchir à tout ce qui arrive » pourrait « être de nature telle qu'elle conditionne les hommes à ne pas faire le mal ».
10. Dernière strophe de la chanson « Qui nous mène ? », de S. Archambault et É. Desranleau, page 11 du CD *Tire-toi une bûche* du groupe Mes aïeux.